

Il s'affaissa sur un siège et, la tête dans ses mains, il resta comme anéanti. Soudain, un coup de sonnette retentit à la porte de l'atelier.

Edouard se dressa comme par un ressort et regarda autour de lui avec effarement.

—On a sonné, grommela-t-il ; qui donc peut venir ici ?

Un second coup de sonnette se fit entendre.

Alors l'artiste sortit de sa chambre, traversa l'atelier et, avant d'ouvrir :

—Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

—C'est moi, André, ton frère, ouvre donc !

—André, oh ! fit Edouard bouleversé.

Mais il était pris, cette fois, il ne pouvait pas s'esquiver. Il ouvrit.

André sauta au cou de son ami, et quand il l'eut embrassé :

—Ah ça, voyons, dit-il, que fais-tu ? Que deviens-tu ?

—Ce que je fais, tu vois ; ce que je deviens, tu vois !

André regardait Edouard avec un douloureux étonnement et frissonnait en le voyant changé comme il l'était.

—Edouard, est-ce que tu as fait une maladie ?

—Non, je me suis toujours bien porté.

—A te voir, vraiment, on ne le dirait guère.

Les yeux d'André parcoururent rapidement l'atelier, et il vit aussitôt l'abandon dans lequel il était laissé.

—Edouard, reprit-il, tu ne travailles donc pas ?

—Pas pour le moment.

—Pourquoi ?

—J'attends.

—Tu attends quoi ?

—La mort ! répondit sourdement l'artiste.

—Que dis-tu, malheureux ? exclama André, la mort ! Mais tu es fou, fou, archi fou ! Mon Dieu, comme j'ai bien fait de venir aujourd'hui ! Edouard, que t'est-il donc arrivé ?

—Ce qui m'est arrivé, c'est le dégoût de la vie, le dégoût de moi-même, le dégoût de tout.

—Et c'est à moi que tu vas dire cela ?

—Tu m'interroges, je te réponds.

—Soit. Mais la cause de ce dégoût de tout, quelle est-elle ?

—Elle est dans le découragement le plus profond dans lequel soit jamais tombé un homme.

—Mais, Edouard, mon cher Edouard, répliqua André en proie à une violente émotion, pourquoi ce découragement ?

—Parce que je ne sais rien faire, parce que je suis un impuissant, parce que je ne suis rien, tu entends ? rien, rien !

—Quoi ! tu doutes de ton talent ?

—Je fais mieux que d'en douter, je n'y crois plus... Ah ! ah ! mon talent, continua-t-il avec un rire convulsif, parlons-en ! Quelle preuve en ai-je donnée ? Aucune.

—Mais... essaya de protester André.

—Puisque tu veux que je te parle, interrompit Edouard, laisse-moi dire. Aucune preuve, te dis-je, aucune ! Après d'énormes sacrifices faits pour moi, pour caresser ma marotte, après de laborieuses années d'études et de travail, à quoi suis-je arrivé ? A rien, au néant, au dégoût qui s'est emparé de tout mon être ; car il a bien fallu me rendre à l'évidence, reconnaître que je n'étais et ne pourrais être jamais qu'un fruit sec, c'est-à-dire un de ces imbéciles qui courent sans cesse après une ombre, s'imaginant qu'ils parviendront à la saisir.

Mon talent ! toi et ton excellente mère y avez cru.

—Nous y croyons toujours, et plus que jamais !

—Non, non ! On ne doit pas croire à une chose qui n'existe pas, qui n'a jamais existé... Mais j'y ai cru moi-même, à mon talent, et je n'y crois plus. De même que vous vous trompiez, je me trompais. Vous et moi nous croyions qu'il y avait là, dans ma tête, quelque chose ; c'était faux, c'était faux ! Le cerveau est creux, et ce qu'il contient, c'est du vent ! Ce que je prenais pour de l'imagination n'était qu'un gonflement de vanité et d'orgueil, la sottise d'un présomptueux. Un souffle a éteint la bulle du savon ; un autre souffle, pas même un coup de vent, a passé et le ballon a crevé. Tiens, tout à l'heure je me regardais dans une glace, et j'ai souri de

pitie en voyant ma triste figure, qui me rappelait celle de ce grand fou d'Espagne, surnommé le Chevalier de la triste figure dont Cervantès a raconté les désopilantes aventures.

Et je me comparais à don Quichotte de la Manche. La comparaison ne laisse rien à désirer : comme don Quichotte, j'ai enfourché une Rossinante n'ayant que la peau et les os, fourbue des quatre jambes, prête à être jeté au charnier de l'équarrisseur ; comme don Quichotte, je me croyais fortement cuirassé pour la lutte, quand, au lieu du mémorable armet de Mambri, je n'avais pour parer les coups, qu'un vieux et mauvais plat à barbe ; comme don Quichotte, croyant entrer dans la mêlée pour confondre des géants, je me suis battu contre des ailes de moulin à vent ; comme don Quichotte, je me suis bercé dans les illusions et j'ai chevauché au pays des chimères ; comme il pronait Dulcinée, la grossière paysanne, pour une grande princesse, j'ai pris les excitations de l'ambition et de l'orgueil pour les nobles aspirations du génie ; enfin comme le chevalier de la triste figure, je ne suis qu'un pauvre fou !

—Oh ! Edouard, Edouard ! Mais tu ne parles pas sérieusement !

—Regarde-moi : est-ce que j'ai une figure à avoir des envies de rire ?

—Edouard, si c'est sérieux tout ce que tu dis, tu m'inspires une profonde pitié... Ah ! j'ai le cœur navré.

—Aussi, pourquoi es-tu venu ?

—Malheureux, mais tes folles idées ont donc desséché ton cœur ! La douleur t'a donc rendue égoïste à ce point que pour ne t'occuper que de toi, tu cesses de penser aux autres, comme si tu étais seule dans la vie ! Je suis venu parce que je t'aime, parce que ma mère, qui t'aime aussi, plus que tu ne le mérites, peut-être, était inquiète, affreusement tourmentée.

L'artiste baissa la tête ; mais se redressant aussitôt :

—Pourquoi ne m'abandonnez-vous pas à mon sort ? dit-il d'une voix sombre, pourquoi ne me laissez-vous pas dans l'oubli ?

André haussa les épaules et répondit :

—Parce que tu es et seras toujours mon ami, mon frère, parce que ma mère, que tu veuilles ou non, a pour toi l'affection, la tendresse d'une véritable mère.

Edouard prit sa tête dans ses mains, et la serrant fiévreusement :

—Ah ! s'écria-t-il avec une sorte de fureur, ce n'est pas assez que je souffre, moi, il faut que je fasse souffrir ceux que j'aime le plus au monde, que j'aime uniquement. André je suis un maudit !

—Tu es agri par les déceptions et, par suite, découragé sans raisons sérieuses, voilà tout.

—C'est là ce que tu trouves ? On voit bien que tu ne souffres pas, toi, que tu es heureux ?

—Tu te trompes, Edouard, et beaucoup.

—Que dis-tu ?

—Comme toi, je souffre, comme toi, je ne suis pas heureux.

Les yeux de l'artiste étincelèrent, et avec une expression de colère :

—Qu'as-tu ? exclama-t-il ; que t'a-t-on fait ?

Le désespéré retrouvait son énergie pour celui dont il s'était fait, aux jours de l'enfance, le protecteur et le défenseur.

—Calme-toi, lui dit André ; ce que j'ai, je te le dirai dans un autre moment. Tu le sais, tu t'en aperçois trop bien, les chemins de la vie ne sont pas couverts de fleurs ; il y a des déceptions, des amertumes, des douleurs pour chacun ; c'est ceci pour les uns, c'est cela pour les autres. Il faut se raidir contre les choses et ne pas se laisser abattre. La faiblesse, la trop grande faiblesse doit être laissée aux êtres timorés, qui ne savent pas se secouer, qui sont incapables de se dompter et de se ressaisir. Toute faiblesse disparaît chez un homme de volonté, qui a de la virilité au cœur. L'orage éclate, la tempête est déchaînée, il faut se redresser et tenir tête à la tourmente !

Edouard, en parlant ainsi pour moi, je parle également pour toi. Va, je vois bien ce qu'il y a en toi ; mais je suis venu je suis ici, et je ne te quitterai pas sans t'avoir re-